



Classes sociales et post-modernité

Par Emile Servais et Jean Blairon.

Un discours annonçant la disparition des classes sociales est apparu et semble s'être imposé dans la société post-industrielle. Ce slogan post-moderne a trouvé soutien dans l'annonce de la fin des idéologies par les «Fondations» mobilisées pour chanter les bienfaits de l'économie néo-libérale et le développement d'une forme nouvelle du capitalisme plus « sauvage » qu'« industriel ». Il s'est sans doute d'autant mieux imposé que le mur de Berlin s'effondrait et que la pensée marxiste se faisait discrète. Parallèlement le champ médiatique gagnait en autonomie et en légitimité pour diffuser la culture de masse et mobiliser à cet effet l'argent, la référence au marché et l'audimat. Certes d'autres facteurs – comme la désocialisation et la désinstitutionnalisation ou encore la fragmentation de la société – ont contribué à construire « l'évidence » de la fin des classes sociales. L'inventaire de ces facteurs et leur mise en relation ne retiendra toutefois pas ici notre attention. Par contre, nous voudrions proposer des pistes de déconstruction ou de prise de distance d'avec cette évidence de sens commun et suggérer que s'il y a bien fragilisation de la classe ouvrière et désarroi des classes moyennes - lié notamment à la multiplication des incertitudes quant à l'avenir d'une part et à la déstructuration des cultures propres des classes sociales de la société industrielle d'autre part - cette forme de classification garde une pertinence conceptuelle et permet d'identifier

des groupes sociaux dont l'unité est certes fragile mais plus réelle qu'illusoire.¹ De plus on ne semble pas devoir limiter les effets de l'emprunt d'une diversité de groupes sociaux à la culture de masse dont le champ médiatique est le vecteur à ses seuls effets d'aliénation. On peut en effet penser non seulement que ces emprunts sont d'intensité variable selon la position occupée dans une pluralité de champs et ont des effets de sens opposés selon la condition. En d'autres mots on peut penser que la culture de masse a des effets d'homogénéisation moins importants que dans la société industrielle au point que Henri Mendras² a pu alors parler de « moyennisation » de la société. Mais si les classes moyennes ou ouvrières n'ont plus les mêmes points de repères que par le passé et si celles-ci ont perdu en capacité de diffusion des valeurs attractives liées à leur position intermédiaire dans la stratification sociale, il n'en découle pas que les valeurs qu'elles incarnaient aient totalement disparu et qu'elles n'aient que des effets univoques. Si la surdétermination d'effets d'homogénéisation, par ailleurs forts, a contribué à imposer l'évidence de la fin des classes sociales, des différences significatives restent en effet observables si on veut bien prendre en considération à la fois la valeur objective, c'est-à-dire relationnellement définie de la diversité des ressources des groupes et des individus et la valeur attribuée et vécue, c'est-à-dire subjective, de



leur condition. Ces différences demeurent à l'origine d'une lecture commune de l'identité de groupes ou de fractions de groupe et des variations d'intensité de la référence qu'y font les individus qui les constituent. Si des dissonances individuelles sont évidentes comme l'a souligné Bernard Lahire³, il n'est pas certain qu'il faille les considérer comme une mise en question fondamentale de références communes et qu'on ne puisse pas y voir seulement des différences de formes et de modalités notamment selon le champ distributif des positions. Ces catégorisations plurielles, souvent définies par la négative, « disent » aujourd'hui, compte tenu des incertitudes caractéristiques des situations post-modernes, une identité hésitante et précaire, mais ne rendent pas les groupes qu'elles permettent de qualifier inexistantes. Par ailleurs la pertinence théorique du concept demeure puisque quel que soit le groupe observé décrit et qualifié, il contraint à articuler position et communauté de condition et de destin.⁴

FRAGILISATION ET PERMANENCE DE LA CLASSE OUVRIÈRE

L'héritage social des communautés ouvrières s'est sans doute partiellement affaibli de par la fragmentation de la société. Cette fragmentation s'est traduite en déstructuration du rapport à certaines valeurs de la culture ouvrière.⁵ Elle est observable dans la composition de la classe ouvrière actuelle. La présence de populations d'immigrations plus ou moins récentes s'est accompagnée de transformations importantes de la vie de quartier, de l'apparition de nouvelles formes de la vie familiale, du rapport parent enfant, du rapport à la scolarité, l'emploi et à la profession, bref de la diversité culturelle et de ses conséquences.⁶ Au sein de

cette population la précarisation est variable en fonction entre autres du pays d'origine, de la qualification et de la classe d'âge. On peut l'illustrer en empruntant à la comparaison par Pierre Bourdieu dans « *La misère du monde, La rue des jonquilles* », entre deux familles ouvrières. Il y montre que bien qu'habitant le même quartier elles peuvent être fort différentes du point de vue de la présence dans la vie locale, dans la conception et l'organisation de la quotidienneté familiale ainsi que dans le soutien apporté aux enfants dans la préparation et la réalisation d'une profession. Entre la famille de Monsieur et Madame Leblond, ouvriers d'origine autochtone, dont le mari a échappé à plusieurs vagues de licenciements qui ont marqué le déclin d'une zone industrielle prospère, et Monsieur Amezziane, ouvrier d'origine algérienne, arrivé en France en 1960, où il est rejoint par sa femme et ses enfants en 1981, renvoyé au chômage dans les années 80, les différences sont importantes. Monsieur Leblond parle son intégration en en livrant quelques indices : *c'est grâce à une intervention de son chef de service qu'il obtient de la Familiale, société de HLM, le droit d'échanger avec un voisin sur le point de déménager l'appartement qu'il avait obtenu, au moment de son mariage, grâce à l'appui du président de son club de basket-ball; il est arbitre de basket-ball, et l'exercice de cette fonction lui confère une certaine autorité sur les jeunes du coin et de la même région; il fait partie de l'association des parents d'élèves et à ce titre connaît un peu tout le monde; il participe à la vie syndicale et bien qu'il n'ait pris depuis aucune position militante, il s'est engagé sans réserve dans la lutte des années septante contre le démantèlement de l'industrie sidérurgique* ». Par opposition, Monsieur Amezziane « *renvoyé au chômage sans protections ni garanties* » partage la condition de sous-prolétaire; il est



« *démuni, désorganisé, hanté par le souci de survivre, tant bien que mal, au jour le jour, entre les loyers impayés et les dettes impayables* ». ⁷ « *Abdelmalek Sayad, à propos de l'immigration algérienne, a désigné la particularité de l'expérience immigrée: l'articulation de l'exploitation et de la domination. Il entend par là que l'immigration récente a été voulue par les employeurs, mais n'a aucune légitimité hors de la mise en œuvre de sa force de travail...Etrangers juridiques, culturels, souvent ressortissants d'anciennes colonies, ils sont soumis à des injonctions contradictoires; s'intégrer mais sans avoir accès à la citoyenneté* ». ⁸

Alors que la vie familiale des Leblond est organisée selon des références claires à la culture ouvrière traditionnelle - distinction des rôles masculin/féminin, organisation spécifique et propriété de l'habitat, intérêts manifestés à la trajectoire scolaire des enfants comme en témoigne, d'une part, le fait que « *le diplôme du brevet de la fille aînée* » soit placé sur la « *deserte amoureusement briquée, garnie de photos des filles et de bibelots* » et, d'autre part, le fait de considérer comme naturel, puisqu'elle veut être infirmière, qu'elle en ait pour sept ans d'école -, la famille Amezziane est soumise aux effets de la cohabitation « *les plus difficiles à tolérer; bruit, bagarres, déprédation ou dégradation* »; les enfants et adolescents « *condamnés à la privation et à la pauvreté* » ne partagent aucune des valeurs du monde de l'école auquel « *rien ne les prépare* » et échappent à la tutelle familiale. Observons encore que le rapport au travail est selon le cas fort différent, horizon d'intégration réussie dans un cas, inaccessible et stigmatisant dans l'autre. Dans le premier cas, si le fait de cohabiter avec des allochtones dans le même environnement physique et social ne va pas sans difficultés, on y consent, malgré qu'on n'y soit pas majoritaire, à construire un discours tolérant sur les étrangers;

dans le second on est extrêmement « *sensibles aux agressions de ceux qui reprochent aux Algériens de prendre le travail des français et qui les invitent à regagner leur nid* ».

Ainsi donc les effets de désinstitutionnalisation et de fragilisation des pratiques et des références à la culture ouvrière semblent particulièrement forts dans certaines catégories de population, notamment chez les sans emploi et plus nettement encore chez les immigrés sans emploi. L'existence de formes multiples de la vie quotidienne et la fragilisation des institutions familiales, scolaires et professionnelles, contribuent à ce que les enfants s'en éloignent. Lorsqu'elles sont des lieux de conflits, de déclassements et d'échecs, et donc d'interrogations sur sa propre dignité, ces institutions sont considérées comme stigmatisantes et sont rejetées. Des enfants de ces familles s'investissent par défaut dans des institutions de substitution, notamment le groupe des pairs et l'économie parallèle. Mais l'investissement et l'implication dans la famille et l'école peuvent aussi être forts et suppléer à leurs carences. Ces institutions peuvent en effet promouvoir une réussite et ouvrir des perspectives. Ainsi par exemple, la réussite scolaire favorise-t-elle notamment pour les familles immigrées l'accès à un emploi plus sûr et plus confortable. Elle permet d'échapper au statut déprécié du père ouvrier. L'éclatement bien réel de la classe ouvrière n'implique donc pas sa disparition; si certaines de ses fractions sont en position de quasi exclusion et ont plus que d'autres perdu les anciens repères du milieu, il n'en reste pas moins qu'il ne peut-être supposé qu'elles n'aspirent pas à une intégration digne et à l'engagement qu'elle requiert de leur part. Mais peut-être manquent-elles au moins partiellement d'une part de porte-parole et de relais socialement et symboliquement forts et d'autre part d'institutions qui se donneraient pour seul objectif de prendre en charge leur



désarroi et d'en revendiquer les moyens.

DÉSARROI ET PERSISTANCE DES CLASSES MOYENNES

Des observations similaires peuvent être faites à propos des classes moyennes mais là aussi rien n'interdit de penser que leur désarroi n'est pas insurmontable. Observons d'abord que dans ce cas, le pluriel a tendance à aller de soi alors que la classe ouvrière était et est toujours parlée au singulier. C'est ce pluriel et non seulement ses catégories inférieures qui est aujourd'hui touché par la précarité caractéristique de la post-modernité. C'est lui qui est atteint de pessimisme quant à l'avenir et tenté par le repli sur soi ou le sauve qui peut individuel. C'est lui qui a, selon le cas, investi un des degrés de la hiérarchie du système d'enseignement, adhéré à sa sélection méritocratique et qui dans la fraction supérieure de la classe est souvent sur-diplômé et dans la fraction inférieure surqualifié pour l'emploi occupé ou déclassé. C'est lui qui dans sa fraction moyenne s'investit dans les formations et métiers à fort capital culturel des secteurs associatif et public, mais est souvent faiblement rémunéré, embauché dans le cadre de plans pour l'emploi, de contrats d'interim ou à durée déterminée. Ce pluriel s'est doté de capital culturel en vue d'un emploi stable et occupe paradoxalement des emplois précaires. Ils ont visé des rémunérations meilleures que celles de leurs prédécesseurs et ont des salaires souvent inférieurs à leurs pensions. Ces illusions perdues ne sont pas favorables à l'existence d'un fort élan de solidarité mais comme on l'a vu pour la classe ouvrière rien n'empêche de faire l'hypothèse qu'elles peuvent devenir un moteur de revendications et d'affirmation d'un collectif. Si de telles revendications sont trop souvent le fait de fractions – les enseignants,

les professions du secteur de la santé et plus largement du secteur dit non-marchand, les étudiants... – elles n'en expriment pas moins à la fois une détresse et l'impossibilité de laisser collectivement les choses en l'état.⁹ Dans cette perspective les porte-parole des mouvements qui vont dans ce sens et leurs relais institutionnels se doivent de (re)connecter des fractions d'une classe qui tout en partageant une même condition se considèrent parfois diversement et inégalement touchées, voire pour certaines protégées des conséquences des mutations économiques, sociales et culturelles caractéristiques de la post-modernité.¹⁰

DIFFUSION DE LA CULTURE DE MASSE ET EFFETS DE SENS OPPOSÉS

La réalité empirique des classes sociales tout comme l'importance du rôle social éventuel des classes moyennes seraient d'autant mieux acceptés si on prenait un minimum de distance vis-à-vis du point de vue selon lequel le développement d'une culture de masse n'a que des effets d'aliénation et qu'on acceptait de mettre à l'épreuve l'hypothèse selon laquelle ce développement pourrait avoir des effets de sens opposés selon les positions et fractions de classes.

Si la culture de masse a sans nul doute des effets d'homogénéisation¹¹ aliénants, ces effets peuvent pour certains être vecteur de communication. Elle donne en effet accès aux ressources d'une construction identitaire et à des capacités d'affirmation individuelle et collective. Dans cette hypothèse l'effet d'homogénéisation aliénant est illusoire et relève d'une approche réductrice.¹² On peut légitimement penser que le rapport des groupes et des individus à la culture de masse est non seulement variable



selon la position occupée dans le salariat mais aussi, selon l'approche qui peut être faite de cette culture elle-même. Cette approche peut en effet emprunter une double perspective: celle, d'une part, qui voit dans l'intérêt pour des plaisirs ordinaires, une forme de l'aliénation aux industries culturelles et, d'autre part, celle des « *cultural studies* » qui insistent sur le plaisir de la réception.

Dans le premier cas, on décrit la société de masse comme aliénante, dominant des individus uniformisés et passifs, manipulés par des instances idéologiques. Dans le second, on étudie la réception et les réactions sociales et culturelles aux messages produits par l'industrie culturelle; on s'intéresse aussi à la communication et à sa contribution à la constitution d'un espace public qui postule un récepteur actif. « *L'espace public n'est jamais un pur espace de rationalité, de confrontation logique de logos, un commerce de discours entre lesquels les citoyens choisiraient en raison. Il est toujours en même temps une forme de marché identitaire, de structure, d'exhibition et d'offres où, à travers les discours politiques, le flux de l'information, les produits culturels et même des modes, circulent des modèles d'accomplissement, la valorisation de comportements, de panoplies identitaires (gay, noir, rural, musulman) à partir desquels s'opèrent, dans un mélange constant de rationalité et d'affects, des processus de construction de collectifs, de combinatoires de « je » et de « nous »* ». ¹³

En d'autres mots on peut à la suite de Michel Foucault considérer les technologies de la communication comme technologies du contrôle, de la surveillance et de la discipline, ou comme Michel de Certeau, montrer comment les procédures populaires d'échanges au quotidien, postulent un utilisateur qui, à travers « *ses arts de faire, ses ruses, ses*

bricolages, ses braconnages, ses réemplois, les pratiques de détournement et de contournement fait autre chose des structures technocratiques. » ¹⁴

Notons encore que les études du courant « *Usages et Gratifications* » postulent aussi un récepteur actif et questionnent ses « *usages des médias, les plaisirs qu'il y prend, la façon dont il négocie ses lectures* ». ¹⁵ Ainsi par exemple certaines études encore ont tenté de montrer que les *reality shows*, tant critiqués par les intellectuels, pour leur peu de prétention culturelle, ne sont pas sans effets bénéfiques sur les participants ¹⁶ ou encore que la réception de séries télévisées, favoriserait la comparaison de son expérience personnelle avec d'autres récepteurs. ¹⁷ Par ailleurs, le supporter d'une équipe participant à une compétition sportive peut aussi être décrit soit comme spectateur aliéné, soit comme acteur d'un rite contribuant à la construction identitaire et à la reconstruction de frontières locales (une équipe d'un lieu opposée à une équipe d'un autre lieu) et le sport lui-même, puisque le plus fort n'est pas toujours le gagnant, comme un lieu de résistance à la logique concurrentielle. Enfin on pourrait aussi, à la suite de Lahire, d'une part évoquer des situations de dissonance culturelle, avec comme figure exemplaire, celle du professeur d'université qui participe régulièrement à des compétitions de karaoké parce qu'il y trouve du plaisir, s'y exprime et entretient des relations avec des personnes différentes de celles qu'il rencontre habituellement ou qui ne sont pas son groupe d'appartenance ¹⁸ et d'autre part observer que l'émission « *Bouillon de culture* » est appréciée aussi bien par les agriculteurs que par les professions intellectuelles. En observant le social en ses dimensions plus individuelles, on constate que: « *La frontière entre la légitimité culturelle (la « haute culture ») et*



l'illégitimité culturelle (la « sous-culture », le « simple divertissement ») ne sépare pas seulement les classes mais partage les différentes pratiques et préférences culturelles des mêmes individus, dans toutes les classes sociales de la société». Cette frontière est pour tous et à chaque instant, « un partage entre soi et soi ».¹⁹ « Par delà les milieux, les jeunes sont évidemment les moins fixés dans leurs préférences et leurs pratiques et une rencontre amoureuse et amicale peut induire chez eux des fléchissements culturels durables vers « le haut » aussi bien que vers « le bas » ».²⁰

PERSPECTIVES

Le présent texte avait comme objectif de proposer des éléments de déconstruction de l'évidence de la disparition des classes sociales. Si on ne peut nier qu'il y a fragilisation, désarroi, voire brouillage général des classes, il ne semble pas qu'on puisse en décréter la disparition. Leur permanence est en effet observable dans le regroupement empirique d'individus en fonction de leurs positions dans un champ et la plupart des sociologues continuent d'opérer ce type de regroupement ne serait-ce que pour faire voir que la stratification sociale est complexe et mouvante.²¹ D'un point de vue culturel, donc du point de vue d'une conscience collective forte propre à ces regroupements, le fait est moins évident et moins souligné et sans doute les transformations macro-sociales vont-elles davantage dans le sens d'un affaiblissement que d'un renforcement. Mais ces transformations post-modernes, parce qu'elles concernent les manières de concevoir et de formuler des questions relatives aux valeurs telles que le travail, la sexualité, et les relations des générations, nécessitent pour être

assumées de bénéficier du temps long requis par les changements de mentalités. Il n'y a pas lieu selon nous de considérer qu'une telle dynamique culturelle annonce la disparition des classes sociales. Pourquoi en effet ne pas considérer qu'à terme cette dynamique puisse être porteuse de potentialités nouvelles de reconstruction identitaire d'un salariat multipolaire culturellement attaché à la défense de l'égalité et de la solidarité avec ceux qui en bénéficient économiquement, socialement et culturellement le moins ? Olivier Todd en réponse à la question de savoir que penser des classes moyennes françaises répond : « *Les derniers résultats électoraux ne se comprennent que si on admet qu'une partie des classes moyennes a rejoint les classes populaires dans leur dissidence. Il y existe une montée des inégalités qui gagne peu à peu le haut de la société. Ce phénomène là est accepté sans crise aux Etats-Unis. Là-bas les déclassés culpabilisent d'en être là, on les voit se promener le dimanche dans les quartiers de leur enfance où ils n'auront plus jamais les moyens d'acheter. En France, c'est différent. Le principe d'égalité reste une valeur forte. Et il faut être attentif : l'histoire a montré que les systèmes deviennent instables quand les classes moyennes entrent dans la danse mais nous manquons d'outils pour comprendre ce qui se passe. C'est justement l'un des problèmes* ».²² L'élaboration de tels outils se doit d'une part de prendre acte du fait qu'empiriquement les classes sociales malgré la crise qu'elles traversent demeurent une catégorisation utile et que d'autre part la conceptualisation pertinente du résultat de telles catégorisations nécessite de considérer théoriquement qu'il n'y a pas de classes sociales sans conscience d'un destin commun.



NOTES

¹ Etudiant dans la première partie des années 70 le rapport de familles ouvrières, de familles de classe moyenne et supérieure à la culture scolaire et plus généralement à la culture, il était légitime de qualifier les différences d'éthos et de destins de ces catégories de manière claire en parlant de survie, vertu et aisance sociale. La classe moyenne pouvait légitimement être considérée comme un opérateur de la reproduction sociale dans la mesure où à la fois elle occupait une position sociale dominée dans la structure sociale et investissait vertueusement dans la culture scolaire. Sa position intermédiaire pouvait être définie par une double négation ni milieu populaire ni monde de l'élite mais groupe dont l'investissement dans la méritocratie scolaire assurait la diffusion de la culture dominante et contribuait à construire l'évidence d'une possible mobilité sociale. On pouvait parler d'acquisition de simili compétences ou de classe de frustration. (voir G. Liénard et E. Servais. *Capital culturel et inégalités sociales. Morales de classes et destinées sociales*, EVO-UCL, 1978 ; P. Bourdieu. *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Editions de Minuit 1979). Par ailleurs, « Catherine Bidou, sociologue et anthropologue de ces classes moyennes en expansion de la fin des années 1970, détectait au contraire dans ses *Aventuriers du quotidien* (Les Aventuriers du quotidien. Essais sur les nouvelles classes moyenne, Paris, PUF, 1984.) une participation exceptionnelle au tissu associatif et une propension à prendre le pouvoir localement en colonisant systématiquement la société civile dans les domaines éducatifs, culturels voire dans la décision politique par voie électorale. Loin d'être frustrées, les aspirations de ces classes moyennes, quoique démesurées relativement à leur importance numérique dans la population,

trouvaient un assouvissement plus que proportionnel dans les réalités sociales... Pourtant... cette singularité (soit le sacre des classes moyennes) a duré le temps d'une éclipse, puisque, du point de vue des frustrations des classes moyennes, le long terme pourrait s'avérer plus proche des cauchemars bourdieusiens » (in L. Chauvel. *Les classes moyennes à la dérive. La république des idées*, Paris, Seuil, 2006 p. 34.). Interrogé récemment par Thierry Grillet pour le *Nouvel Observateur* (9-15/11/2006) Louis Chauvel note « Le problème de la classe moyenne, c'est que le rêve des parents risque de devenir le cauchemar des enfants... Surdiplômées les jeunes générations des classes moyennes sont sous-payées et le resteront. » Au début des années 90 nous observions également qu'il y avait lieu de prendre en considération le fait que parallèlement à l'affaiblissement de la classe ouvrière comme groupe susceptible de résister efficacement à la désocialisation et désinstitutionnalisation, l'investissement par les classes moyennes ou à tout le moins d'une fraction de celles-ci dans le secteur des services à la personne à son épanouissement et à sa qualité de vie pouvait prendre le relais de la résistance ouvrière si en même temps qu'elle accomplissait de telles pratiques elle développait une conscience fière de l'importance et de la qualité sociale de celles-ci. (voir *Éléments d'analyse sociologique des pratiques d'accompagnement* in (sous la direction de) E. Bockstael *Handicap et politique*, Bruxelles, Equipage Editions, 1993. Aujourd'hui si force est de constater qu'elles sont en plein désarroi les ressorts évoqués ci-dessus d'une possible résistance et d'une conscience fière de l'importance de son rôle social subsistent à tout le moins dans certaines de ses fractions.

² H. Mendras. *La seconde révolution française : 1965-1984*, Paris, Gallimard, 1988.



³ B. Lahire. *La culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*. Paris, Editions de la découverte, 2004.

⁴ « La formation d'une classe exige la coalescence de deux facteurs simultanés. Le premier relève de l'existence d'une position économique spécifique, susceptible de définir des conflits d'intérêt avec les autres classes en présence. Le second relève de la prise de conscience d'une communauté de condition et de destin au sein de cette classe. Le premier facteur est objectif le second est subjectif. » in L. Chauvel op. cit ; p.31.

⁵ Ainsi peut-on évoquer les transformations de la syndicalisation corrélative du caractère excessivement concurrentiel du marché du travail et l'individuation des rémunérations. Si en Belgique, le taux de syndicalisation reste élevé, il n'en reste pas moins que le syndicalisme est devenu bien malgré lui, un syndicalisme de défense plutôt qu'un syndicalisme de revendications. Il s'agit en effet, d'éviter la remise en cause de droits sociaux et d'atténuer les effets pervers de la mondialisation, tels que les délocalisations. (Renault Vilvorde, VW Forest... Tout semble se passer « *comme si le développement des capacités individuelles et leurs mobilisations en vue de la promotion professionnelle et sociale devaient « naturellement » éloigner du syndicalisme, c'est-à-dire d'un projet de promotion collective. Comme si, autrement dit, l'action commune ne pouvait avoir un sens que pour ceux qui ne disposent d'aucun moyen ou d'aucune volonté de s'en « sortir » individuellement. La fréquence de l'association entre la non-syndicalisation ou la désyndicalisation et la réussite professionnelle ; la corrélation entre l'élévation du diplôme ou de la qualification, d'une part, et, d'autre part, l'affaiblissement de référence positive à l'existence du syndicat dans l'usine, à l'efficacité de l'action collective, à l'intervention syndicale sur le terrain de la gestion, vont dans ce sens.* » (J-P. Terrail, op cit p. 216)

⁶ S'interrogeant sur la pertinence du concept de « working class » Jean-Claude PASSERON note : « *Pendant longtemps on a désigné ainsi des continuités culturelles, lignées familiales condamnées à se reproduire dans cette zone (ouvrière) de la société ou sa périphérie. Que décrivent aujourd'hui ces concepts sociologiques avec les apports des nouvelles immigrations ? Qu'est devenue la vie dans les quartiers, la socialisation, l'école, le rapport à l'autorité, lorsqu'une part aussi importante des familles vivant dans le même espace ne sont plus les mêmes lignées ouvrières, n'ont plus le passé rural des populations ouvrières dans les villes, mais viennent d'ailleurs ? Les images de la famille ne sont pas les mêmes : s'y introduit cette distance prise à l'égard des pères que les fils récusent désormais parce qu'ils ont « courbé la nuque » pour faire survivre la famille. La révolte devant cette démission des parents est au principe d'une délinquance qui n'existait pas sous cette forme-là dans une filiation ouvrière. Les débouchés biographiques n'étaient pas les mêmes : c'était soit gravir les échelons dans l'aristocratie ouvrière, soit aspirer à la mobilité sociale vers les couches d'employés ou de fonctionnaires, soit enfin l'exportation des « ratés » de la socialisation intégratrice vers l'armée ou les colonies* » in « *Quel regard sur le populaire ?* », Esprit, avril-mai 2002 cité par Y. AMRANI et S. BEAUD, « *Pays de malheur ! Un jeune de cité écrit à un sociologue* », La Découverte, 2004, p 228

⁷ P. BOURDIEU (sous la Direction de), « *La misère du monde*, La rue des jonquilles », Le Seuil, p.19-48

⁸ Maryse TRIPIER, *Immigration et dynamiques ouvrières*, in Paul BOUFFARTIGUE, « *Le retour des classes sociales. Inégalités, dominations, conflits* », Paris, La Dispute, Etats des lieux, 2004, p.185

⁹ Les conditions de possibilité d'une action collective à forte signification sociale et symbolique de-



vraient certes être étudiées de manière approfondie. On pourrait à cet effet s'aider des observations faites depuis longtemps par A. Touraine. Une telle étude nécessite de prendre en considération le fait que les revendications des classes moyennes sont au moins autant culturelles que sociales comme dans le cas des luttes étudiantes, anti-nucléaire, occitane, luttes de solidarité et luttes des femmes. Si ces luttes sont des luttes de fractions de classes qui ont manifestement dans l'immédiat en tout cas des difficultés à constituer une force de transformation sociale dont les effets seraient plus apparents ou moins discrets, c'est sans doute parce qu'elles impliquent une transformation des mentalités ou la reconnaissance par une base sociale élargie des représentations, orientations et revendications qui sont les leurs. L'histoire semble nous apprendre que la défense des droits culturels est au moins sinon plus difficile à généraliser qu'une revendication portant sur l'amélioration des ressources matérielles de groupes sociaux et particulièrement des groupes les plus défavorisés.

¹⁰ Louis Chauvel observe que les mouvements protestataires tels le conflit anti CPE en France ou encore le rejet de la Constitution européenne pourraient monter en intensité: « Je ne promets pas de manifestations de hauts fonctionnaires pour demain. Mais les problèmes sociaux ont remonté d'un cran; de plus en plus de fonctionnaires du secteur public et de cadres moyens se posent des questions et sont prêts à descendre dans la rue» in *Nouvel Observateur* op.cit, p 111.

¹¹ L'effet d'homogénéisation est souligné soit en insistant sur la condition sociale de salarié, soit en prenant en considération les produits standards diffusés par l'industrie culturelle ce qui permet d'englober dans une même catégorie des fractions de classe appartenant antérieurement à des ensembles distincts.

¹² Jean LOJKINE empruntant à Louis CHAUVEL, note que : « *Le mythe ancien des classes moyen-*

*nes, du « groupe central » qui met fin à la lutte des classes, est toujours fondé sur les mêmes arguments : la tertiairisation de la société et le développement des services au détriment de l'industrie, la croissance scolaire et l'entrée des classes populaires au lycée puis à l'université, la croissance de la mobilité inter-professionnelle, l'imbrication des échelles de salaires, l'accès à la consommation de masse, la diffusion de la propriété, enfin , la généralisation d'une « culture moyenne » dont le blue jean et le barbecue seraient les figures exemplaires. Le mythe sera remis en cause par une série de processus convergents de division et de prolétarisation dans le salariat après 1975 et surtout dans les années 80 et 90 » in « L'adieu à la classe moyenne », *La Dispute*, 2005, p.71*

¹³ A. MATTELART et E. NEVEU. Introduction aux cultural studies. Paris , La Découverte, « repères », p.58-59

¹⁴ Ibidem, p.65

¹⁵ Ibidem, p.66

¹⁶ Voir Dominique MELH in « La télévision de l'intimité », Seuil, Coll. « Essais politiques », 1996

¹⁷ Voir D. PASQUIER, *Identification au héros et communautés de téléspectateurs : la réception d'« Hélène et les garçons »*, in « Hermès » n° 22, CNRS, 1998, p. 101-109.

¹⁸ B. LAHIRE. Op.cit ; voir également « Intermag », (<http://www.intermag.be>) n°1, décembre 2004.

¹⁹ voir J. Birnbaum in *Le Monde* 5 mars 2004.

²⁰ voir J-B. Marongui in *Libération* 26 février 2004.

²¹ On trouve un résultat intéressant de regroupements empiriques in L. Chauvel op.cit p.28.

²² F. Aubenais et D.Bui in *Classes moyennes. La crise* . *Nouvel Observateur* n° 2196, 7-13/12 /2006.